

Comment peut-on écrire autrement ?

J.-M.-G. LE CLEZIO, [Le Monde](#), 15 février 1969

On ne peut pas ne pas lire Céline. Un jour ou l'autre on y vient, parce que c'est ainsi, parce qu'il est là, et qu'on ne peut pas l'ignorer. La littérature française contemporaine passe par lui, comme elle passe par Rimbaud, par Kafka et par Joyce. Céline appartient à cette culture continuellement naissante qui est en quelque sorte le rêve de la pensée moderne.

On vient à lui et pourtant il ne fait rien pour cela. Il ne cherche pas ses fidèles. Il les refuse. Il ne veut pas faire partie de la culture, il a fermé la porte de son univers, et il ricane. Ceux qui s'approchent, il les repousse. Il échappe à tous ceux qui veulent l'enfermer dans la grande machine à classer, à systématiser. Il sait être loin des hommages. Il n'a pas accepté sa sépulture.

Il n'y a chez lui ni haut ni bas, ni entrée ni sortie. Il ne propose aucune forme géométrique, aucun genre, aucun syllabaire. Et cependant, on sait qu'une partie du monde lui appartient. Il est toujours présent dans la mémoire, vrai, entier, exemplaire. Il est toujours en vie.

C'est qu'il est absolument dans la négation. L'idée de la révolte - contre la bourgeoisie, l'argent, l'armée, l'ordre - n'a pas eu le temps de devenir utilitaire. Il l'a réalisée d'un seul mouvement, où la réflexion n'est pas intervenue. Il n'y a pas de crimes dans la littérature, il ne peut pas y en avoir. Mais il y a l'insulte. C'est ainsi que Céline reçoit ceux qui l'approchent : en les insultant. L'insulte est une des formes premières du langage, qu'elle soit directe : "Chienlits ! Frimards ! Chancres ! Puanteurs ! Coloquintes ! Volubilis ! Hé ! Clématites !" ou bien qu'elle se forme au moyen d'une anecdote, d'une image : "Mais réfléchissant, à tout prendre, ma meute me fait bien du tort, certes !... Mais elle me protège des malotrus... Je me méfie des gens qui passent... les inconnus... et les connus ! Ils entendent les chiens aboyer... Ils guettaient, ils font demi-tour !... Les assassins aiment pas les risques !... Ils sont plus prudents à vous tuer qu'un bourgeois à acheter ses Suez..." Il s'agit toujours du même acte d'agression qui prévoit le mal et le combat par le moyen d'un autre mal. Langage qui ne cherche pas à séduire de façon linéaire, mais qui procède par une série de coups, langage qui se fonde sur la douleur. C'est par la douleur que Céline échappe à la littérature, qu'il reste pour ainsi dire au-dehors, hors d'atteinte. Il n'a pas joué le jeu. Il n'a pas admis le roman, ni l'histoire. Il n'a pas accepté la société des hommes.

C'est l'insulte aussi, le langage jeté, syncopé, impulsif, où chaque point d'exclamation est une barre sur laquelle se heurte l'intelligence (le point d'exclamation est avant tout l'indice d'un point muet) qui exerce une telle fascination sur nous qui avons été conquis par le langage cohérent. Fascination faite d'horreur, et jubilation faite de peur. Quelqu'un a choisi de rester à l'écart, quelqu'un a choisi d'être témoin.

Le véhicule de cette insulte continuellement hérissée contre nous, c'est un langage en marge, bien entendu. L'argot célinien n'a rien à voir avec celui du roman populiste ou du roman policier. Ce peut être l'argot de la guerre, comme dans *Casse-pipe* et *Guignol's Band*. Mais dans le *Voyage*, *Mort à crédit*, et *D'un château l'autre*, c'est véritablement une autre langue qu'invente Céline, un code secret dont nous sommes délibérément exclus. Avec la fermeture du langage, nous devinons le système célinien : le refus n'est plus seulement une attitude devant le monde, il est l'invention d'un autre monde.

Ce particularisme est effrayant. Mais une fois la barrière franchie (et pour cela nous devons abandonner toute prétention au jugement), nous voici inventés par le système. Celui qui a lu le *Voyage*, et surtout l'extraordinaire *Mort à crédit*, celui qui les a vécus, le voilà soumis aux règles de l'univers célinien : comment peut-on écrire autrement ? Comment fuir la brûlure de ce regard, comment fuir la monstrueuse férocité du monde ? Céline est de ceux qu'il faut oublier pour pouvoir vivre.

C'est que dans l'univers de Céline, rien n'est gratuit. Rien n'est imaginé. Ce monde existe, tout près de nous, de l'autre côté de la vitre de notre compartiment. Le *Voyage* au bout de la nuit, c'est celui qui nous approche de cette réalité du refus, de cette autre vérité. Rien d'étonnant à ce que ses livres soient des itinéraires. Non pas dans l'espace, ni dans le temps, mais à travers le spectacle de la connaissance. Tandis que les écrivains, les vrais (mais seraient-ce eux, les faux ?), observent le spectacle du dehors, Céline nous attire vers l'intérieur des choses. Bardamu, c'est l'éternel adolescent pour qui le monde ne cesse pas d'ouvrir les portes de l'aventure. Aventurer vers le doute, vers l'horreur, aventure vers la lucidité et la destruction.

Céline ne s'est ouvert au langage que pour cela : exécrer. Son malheur, et le nôtre, c'est de s'être reconnu un jour sous les traits de l'enfant Jonkind, l'innocent qui ne sait pas parler. Mme Merrywin a beau lui répéter inlassablement : "No trouble, Jonkind ! No trouble !" le chaos a été découvert. Le malheur, le doute, la mort ont montré leurs traits sous le masque. Alors, plus rien à espérer. Plus rien à pardonner.

"Je n'y répondais rien. Je me tenais là, moi, au garde-à-vous. Il se tapotait le revolver. Je comprenais pas tout à fait. Il devait m'en vouloir encore. Moi, je pardonne jamais."

Plus rien. Presque plus rien. Un fil très mince, à peine visible, qui rattache à la terre. Un peu de vent, un peu de peur et le fil ténu va se rompre, laissant filer la sphère de vie précieuse.

Écrire est ce fil. Pour Céline, comme pour Kafka, Rimbaud, il n'était plus question alors d'alimenter le grand concert de l'intelligence. Ni d'apporter sa miette à l'élaboration d'une conscience universelle. Il était seulement question, en toute connaissance des délais, de rester vivant, entièrement vivant, par l'âme et par les sens. Alors les malédictions et les insultes ne sont plus seulement des mots, ou des appels au secours. Les points d'exclamation ne sont plus seulement des coups de poing. Destouches, vieux guérisseur, tu es peut-être celui qui saura ouvrir nos panaris.